

**Structures ethniques et confessionnelles
dans la Hongrie et la Transylvanie au Moyen-Age
(XI^e — XIV^e siècles)**

IOAN AUREL POP
Université "Babeş-Bolyai"
Cluj-Napoca

Du point de vue ethnique, la population de la Hongrie médiévale est formée de trois groupes différents: 1). des habitants qui existaient déjà en Pannonie et dans les territoires voisins avant l'invasion des Hongrois; 2). les Hongrois proprement-dits, venus en Pannonie à la fin du IX^e siècle; 3). des groupes ethnique (populations) venus et colonisés par l'état hongrois, surtout après l'an 1000, en diverses zones du pays, au fur et à mesure de l'extention du territoire conquis et subordonné à la Hongrie.

1). Conformément aux sources narratives, sur le territoire de la Pannonie, après la dissolution de "l'Empire" des Huns et avant l'invasion des Hongrois, se trouvaient des Slaves, des Grecs, des Teutons, des Messiens (Bulgares) et des Roumains¹. En ce qui concerne les Roumains, la *Chronique enlumin e de Vienne* dit qu'ils étaient "des colons et des p tres des Romains, restés de bon gré en Pannonie" (*Vlachi, qui ipsorum — Romanorum — coloni existere, ac pastores, remanentibus sponte in Pannonia*)². On certifie de cette façon l'origine romaine des Roumains, leur présence continue en Pannonie, ainsi que le sens ethnique et également professionnel du terme *Vlach*, qui nous indique l'ethnie des Roumains descendus des Romains et leur occupation principale en Pannonie³. En Transylvanie, la situation est plus simple, parce que le Notaire anonyme dit que le pays était habité par des Roumains et des Slaves, possédant un "duché" (formation politique), dirigé par le Roumain Gelou⁴. Dans les autres régions qui, de bonne heure ou plus tard, deviendront des parties de la Hongrie médiévale ou seront soumises à ses rois (la Slovaquie, la Croatie, la Dalmatie, la Bosnie, des parties de la Serbie etc.), vivaient, en majorité, des Slaves. On trouve aussi la tradition que les Sicules (les Szeklers) sont plus anciens que les Hongrois dans les régions de frontière de la Pannonie, même s'ils sont venus, peut-être, à la tête de l'armée hongroise. Dans les chroniques, on fait aussi la mention que les Sicules ont vécu longtemps "dans les montagnes de frontière", mélangés avec les Roumains, de qui ils ont appris "les lettres"⁵. L'origine des Sicules est, même aujourd'hui, controversée (hunique, avare, khabare-khazare etc.), mais on sait que dans la plaine pannonienne et

¹ Simon de Keza, *Gesta Hungarorum*, dans "Scriptores Rerum Hungaricarum" (SRH), I, Budapest, 1937, p. 163-164; G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei rom nilor*, XI, Bucureşti, 1937, p. 17, 131; V. Spinei, *Migraţia ungarilor  n spaţiul carpato-dun rean şi contactele lor cu rom nii  n secolele IX-X*, dans "Arheologia Moldovei", 1990, XIII, p. 103-148.

² *Chronicon pictum Vindobonense*, dans SRH, I, 1937, p. 269.

³ V. Cioc ltan, *Observaţii referitoare la rom nii din Cronica Notarului anonim al regelui Bela*, dans "Revista de istorie", 1987, tome 40, nr. 5, p. 446-447.

⁴ Anonymus, *Gesta Hungarorum*, dans SRH, I, 1937, p. 65-69.

⁵ G. Popa-Lisseanu, *op. cit.*, IV, p. 84-85.

à ses frontières, vivaient encore des vestiges ethniques des anciens migrants, surtout des Avars. Malgré la tradition et les origines différentes, les Sicules ont commencé à parler la même langue que les Hongrois, mais ils ont resté toujours une "nation" distincte jusqu'au XIX^e siècle. L'établissement des Sicules en Transylvanie est mis en relation avec l'avancement de la frontière de l'État hongrois vers l'est. Ils ont eu un rôle important dans la défense et l'élargissement de cette frontière pendant XI^e - XIII^e siècles. Ainsi, après deux courts arrêts (le premier en Crişana et le second au centre de la Transylvanie), au début du XIII^e siècle, la majorité des Sicules se trouvait déjà à l'est et au sud-est de la Transylvanie, parmi les Roumains et à proximité des Saxons.

2). Les Hongrois ont fait irruption en Pannonie, conformément aux sources, en 896, suivant la route des Carpates Nordiques (parmi les Ruthènes), route familière à toutes les peuplades de la steppe qui avançaient vers l'Occident. Ils comptaient environ 20.000 combattants⁶, ce que signifie une population totale de 100.000-120.000 Hongrois. À cette époque, les Hongrois n'ont pas été, à aucun degré, sauf l'Alföld (ou ils étaient semi-nomades), un peuple conquérant ou colonisateur; ils étaient païens et ils n'avaient aucune organisation politique, ni une idée-force à proposer à leurs voisins (L. Musset)⁷. C'est pourquoi, la conquête ou l'accaparement des territoires voisins et leur intégration dans la Hongrie médiévale a eu lieu plus tard et graduellement (par étapes), surtout après l'an 1000, c'est-à-dire après la stabilisation réelle des Hongrois, après leur christianisation et après l'adoption des certaines coutumes féodales. Et pourtant, le grand nombre des groupes ethniques et des populations sur lesquelles les Hongrois ont parvenu à exercer assez tôt leur domination (même en Pannonie) a déterminé les chroniques hongroises en latin du XIII^e siècle de refléter le cliché mental courant, suivant lequel la noblesse de Hongrie était la descendante des anciens Hongrois authentiques et la paysannerie était le successeur des populations conquises, trouvées là pendant l'invasion des Hongrois⁸. En Transylvanie, cette évidence était plus prononcée dans la vie quotidienne, parce que, à partir du XI^e siècle, les gens du commun étaient surtout des Roumains et les maîtres, les seigneurs et les dignitaires étaient des Hongrois. Ainsi, en fin de compte, en Transylvanie, le mot *Roumain* arrive à signifier *serf* et le mot *noble* devient synonyme du *Hongrois*.

3). Les anciennes chroniques latines de Hongrie ou concernant la Hongrie mentionnent un grand nombre de peuplades ou groupes ethniques venus en Pannonie et dans les zones de sa proximité, après 900, mais surtout après l'an 1000: des familles de marque ou des hommes du commun *de Terra latina vel de Almania*, des Bohémiens, des Polonais, des Grecs, des Pétchénegues, des Arméniens, des Espagnols, des Ismaélites ou Sarrasins, des Saxons, des Rhenans, des Thuringiens, des Coumans, des "Latins" etc. Les Roumains ne sont jamais mentionnés parmi les nouveaux venus⁹.

⁶ A. Barta, *Hungarian Society in the IXth and Xth Centuries*, Budapest, 1975, p. 110. Voir aussi E. Fügedi, *Pour une analyse démographique de la Hongrie médiévale*, dans "Annales", 1969, 24, nr. 6, p. 1299-1312.

⁷ L. Musset, *Les invasions: le seconde assault contre l'Europe chrétienne (VII^e - XI^e siècle)*, Paris, 1965, p. 271.

⁸ J. Perény, *La conscience nationale dans les chroniques hongroises du XIII^e siècle*, dans *Le développement de la conscience nationale en Europe orientale*, Paris, 1969, p. 51-58.

⁹ V. Spinei, *op. cit.*, p. 121-130.

Au contraire, les sources montrent les Roumains comme aborigènes, "les colons des Romains", comme des gens dont toujours on a enlevé de force quelque chose (des droits, des terres, des châteaux forts) ou comme des gens dont on prétendait quelque chose (des taxes, des travaux, des charges militaires). Par exemple, entre 1074-1095, le château-fort de Medieş (au nord-ouest de la Transylvanie) est pris par les Hongrois *de manibus Valachorum scismaticorum* et en 1202-1203, l'abbaye de Cârța (au sud de la Transylvanie) est fondée sur une terre arrachée aux Roumains (*terram... exemptam de Blaccis*)¹⁰.

Mais, au-delà des données disparates des chroniques en ce qui concerne les étrangers venus en Hongrie, on connaît très bien aujourd'hui que dans l'État hongrois s'est déroulée une colonisation officiellement organisée, sous la forme d'une politique d'État¹¹. Ses causes sont diverses: les Hongrois étaient relativement en petit nombre, mais le territoire était vaste; les populations trouvées là étaient assez nombreuses et difficile à dominer; on avait besoin de nouveaux habitants, qui devaient devenir vite obligés et fidèles aux rois — les créateurs de leur nouvelle fortune en Hongrie; on avait besoin d'une intense exploitation économique du pays, d'un commerce actif, de villes prospères et de nombreux combattants. C'est pourquoi, ces nouveaux venus recevront des privilèges, à la différence des peuples et des groupes ethniques trouvés par les Hongrois sur le territoire conquis. La colonisation a eu lieu après la transformation des tribus hongroises en monarchie chrétienne et s'est déroulée graduellement, surtout pendant XI^e - XIII^e siècles. Les premiers colons sont venus également de l'occident et de l'orient. De l'ouest, en suivant les armées des croisés, se sont entraînés des "Latins" — Français, Italiens, Wallons — et des Allemands. De l'est, et pour d'autres raisons, sont venus des Péchéniègues, des Ouzes, des Iraniens, des Kwarezmiens, des Alains caucasiens ou des Iazyges, des Bachkirs etc. Le principe qui actionnait avait été hérité par tradition de la part du fondateur de l'État: le royaume avec une seule "langue" est faible et fragile. Les colons de la première vague (XI^e - XII^e siècles) ont été établis, en général, dans des communautés rurales dispersées, c'est pourquoi, durant quelques siècles, ils ont été assimilés. Les colons de la vague suivante (XII^e - XIII^e siècles) ont été établis surtout sous la forme des blocs plus compacts et plus denses: deux groupes en majorité allemande (mais formes de Flamands sussi), portant le nom de *Saxones* (Saxons), l'un établi au sud de la Transylvanie (privilegié en 1224) et l'autre en Slovaquie, dans la région Spis (Zips) — privilegié en 1271; un groupe nombreux de Coumans, placés en grande majorité entre le Danube et la Tissa (ça veut dire au coeur de la Hongrie), par le roi Bela IV, avant l'invasion mongole et reconnus comme une *universitas* en 1279; après le XIII^e siècle on constate un flux continu d'Allemands urbains, ce que déterminera une grande majorité allemande dans toutes les 150 villes de la Hongrie au milieu du XIV^e siècle¹². C'est toujours le roi Bela IV qui

¹⁰ Fr. Pall, *Romanians of Transylvania in the Middle Ages*, dans "Bulletin of the Center for Transylvanian Studies", 1993, II, nr. 2, p. 1-40; *Documente privind istoria României*, C. Transilvania, veac XI-XIII, I, p. 200.

¹¹ Voir pour des détails J. Szücs, *The Peoples of Medieval Hungary*, dans *Ethnicity and Society in Hungary*, ed. by F. Glatz, Budapest, 1990, passim.

¹² *Ibidem*, p. 17.

reconnaît aux Juifs de Hongrie un certain cadre d'existence. La tentative de coloniser parmi les Roumains deux ordres militaires religieux — les chevaliers teutoniques et les Hospitaliers de St. Jean de Jerusalem — a échoué, toujours pendant XIII^e siècle.

Après 1300, sous les Angevins et ultérieurement, on ne fait plus des colonisations importantes en Hongrie, à moins qu'aux anciens Slaves, assez nombreux, on ajoute des nouveaux groupes de Moraviens, de Polonais, de Serbes et de Ruthènes. Mais parfois, on constate aussi des phénomènes contraires, c'est-à-dire des mouvements de population de Hongrie vers l'extérieur du royaume. Par exemple, en Transylvanie et en Maramureș, les sources documentaires et narratives mentionnent (en 1234, 1247, 1290, environ 1350-1360 etc.) des groupes, surtout des Roumains, qui passent au sud et à l'est des Carpates, pour éviter les pressions de la domination hongroise¹³.

Du point de vue religieux, le tableau de la Hongrie médiévale est de la même complexité que le tableau ethnique. Jusqu'environ l'an 1000, les Hongrois ont été païens, de même que certains restes des populations migratrices, préexistantes en Pannonie. Les Roumains, les Slaves, les colons occidentaux étaient chrétiens. Evidemment, les Juifs étaient de rite mosaïque. Les colons de l'orient étaient des musulmans ou des adeptes d'autres croyances "païennes". Par exemple, une partie des Pétchéhègues, des Ouzes et des Coumans appartenaient au chamanisme.

A partir du XI^e siècle, après la grande révolte païenne des Hongrois en 1046 (quand trois évêques et un grand nombre de prêtres ont été tués et nombreuses églises ont été détruites)¹⁴, le christianisme est devenu indiscutablement prédominant en Hongrie. Mais dans le cadre du christianisme ont apparu une série d'hérésies, tant de nuance occidentale qu'orientale. A la longue, s'est accentuée la confrontation entre les catholiques et les orthodoxes ou entre "les chrétiens" et "les schismatiques", en respectant la terminologie officielle occidentale. Les orthodoxes arrivent à n'être plus considérés comme chrétiens dans un État officiellement catholique. Les plus nombreux chrétiens non-catholiques du royaume étaient les Roumains et les Slaves serbes, bulgares, ruthènes et bosniaques (les derniers — Bogomiles — étaient appelés hérétiques).

Pendant les premiers deux siècles de son existence, le royaume hongrois avait reconnu et semblait d'avoir accepté le pluralisme des "langues" et des croyances. Les relations avec le Byzance ont connu des moments de bonne entente, et l'orthodoxie n'a pas souffert un certain temps. Le grand tournant est arrivé après 1204 (la IV^e croisade), "l'an d'une des plus importantes césures de l'histoire politique et spirituelle de l'Europe" (§. Papacostea)¹⁵. Par l'intermédiaire de la nouvelle politique de la papauté (initiée par Innocent III après 1204, mais arrivée à son apogée pendant le siècle suivant sous la direction des papes d'Avignon), le conflit entre Rome et Byzance paraît de plus en plus une tentative de subordonner sans conditions, pas seulement du point de vue hiérarchique et dogmatique, mais aussi au sujet du rituel, l'église orientale à l'église

¹³ *Documenta Romaniae Historica, D. Relații între Țările Române*, I, București, 1977, nr. 9, p. 20-21.; nr. 10, p. 21-28; nr.43, p. 80-83 etc.

¹⁴ Gy. Györffy, *La christianisation de la Hongrie*, dans "Harvard Ukrainian Studies", 1988-1989, XII-XIII, p. 73.

¹⁵ §. Papacostea, *Geneza statului în evul mediu românesc. Studii critice*, Cluj-Napoca, 1988, p. 89.

occidentale. Cette politique c'est fortement réfléchi dans le royaume de Hongrie, où Louis I^{er} (1342-1382), le second Angevin, devenu le modèle du prince catholique, a été le plus fidèle interprète du programme intransigeant qui tentait de réduire à néant les autres confessions et religions. Soutenu par la papauté et par les ordres monastiques et religieux (surtout par les franciscains), le roi a transformé son long règne dans une série continue d'actions, de pressions et de guerres pour l'extension, par tous les moyens, du catholicisme et, évidemment, de sa domination politique. La campagne de conversion forcée — l'une des plus acharnées et violentes actions de réalisation de "l'unité catholique" dont le bas Moyen Âge a connu¹⁶ — s'est déroulé également à l'intérieur et à l'extérieur du royaume hongrois. Pour la mentalité de l'époque, c'est important à réléver au moins d'une partie des motivations et des implications de cette campagne. En 1379-1380, Barthélemy d'Alverne, le vicaire general de la Bosnie (soudivision de l'ordre franciscain, englobant les territoires serbes, roumains et bulgares arrivés sous la domination de la Hongrie) et le proche collaborateur du roi Louis, montre pourquoi "la schisme" devait être totalement extirpée: "Il y a aussi un avantage laïque (de la conversion), a savoir la plus grande solidité du royaume à ces frontières et la plus grande fidélité de cette nation envers le roi et ses seigneurs, parce que ne pourront jamais être fidèles à leurs seigneurs ceux qui sont infidèles... par la foi étrangère qu'ils partagent"¹⁷. Le vicaire general relève encore un autre profit de la conversion des orthodoxes de Hongrie: "Des nombreux méfaits..., dont maintenant ils commettent inconsciemment contre les chrétiens (les catholiques), de pair avec ceux de l'extérieur du royaume, de la même langue et croyance, cesseront."¹⁸ Autrement dit, la conversion des sujets avait la tâche de fortifier le royaume à l'extérieur et à l'intérieur, parce qu'elle devait rompre l'unité ethno-linguistique et confessionnelle entre des Roumains, les Serbes et les Bulgares de Hongrie et ceux qui vivaient en États indépendants dans le voisine de la Hongrie. Il y a aussi certains indices sur les motivations de la résistance de ceux qui étaient visés par les pressions catholiques. Ainsi, en 1374, le pape Gregoire XI était informé que le zèle du roi Louis n'a pas donné le fruit attendu parmi les Roumains, car ceux-ci "ne sont pas satisfaits avec le service divin des prêtres hongrois et ils demandent un prélat supérieur connaisseur de la langue de la nation roumaine (*qui linguam dicte nationis scire asseritur*). Donc, la langue apparaît ici comme un argument de l'opposition des Roumains contre l'effort de conversion, ce que représente un importante signe de l'entrée en scène de la nation médiévale¹⁹. D'ailleurs, comme on l'a déjà vu, Barthélemy d'Alverne aborde lui aussi le problème de la langue dans son argumentation. Par conséquent, la politique confessionnelle de Louis I^{er} avait une forte composante ethnique et linguistique, dont les deux parties impliquées l'avait connu par l'intuition sinon par l'expression directe. C'est pourquoi, cette politique n'a pas eu des résultats spectaculaires. Le but religieux

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ *Ibidem*, p. 94.

¹⁸ *Ibidem*, p. 95.

¹⁹ *Ibidem*, p.120. Voir aussi Ioan A. Pop, *Confesiune și națiune medievale: solidarități românești în secolele XIV-XVI*, dans "Anuarul Institutului de istorie și arheologie Cluj-Napoca", 1987-1988, XXVIII, p. 178-187.

de la foi avait été détourné. Cette chose, c'est-à-dire la question du résultat de la grande campagne angevine, est présentée dans un éloge du roi Louis fait par Antonio Bonfini. Après les paroles laudatives à l'adresse du roi, pour sa vie pieuse, on fait une évocation de ses actions concrètes: l'expulsion des Juifs de Hongrie; la continuation de la politique de protection des ordres monastiques, politique initiée par Charles-Robert, le père du Louis I^{er}; la fondation de nombreuses églises; la consolidation de la foi chrétienne parmi les Coumans "avec des moeurs corrompus" et parmi les habitants de la Bosnie et la Slavonie qui étaient des "hérétiques" et qui, pourtant, ont gardé "l'erreur d'autrefois". En ce qui concerne les résultats de l'action royale parmi les "schismatiques" on ne dit rien, mais, en échange, on fait une évaluation générale de l'effort prosélyte pendant les 40 ans du règne: "A cause de quelles raisons, de l'aveu de tous, la croyance en Hongrie a été tant élargie et d'une telle manière multipliée, que plus de la troisième partie du royaume s'était pénétrée de la sainte coutume [catholique]." ²⁰

L'affirmation ne doit pas surprendre que dans la mesure dans laquelle elle met en évidence un immense décalage entre les efforts et les résultats. De l'autre côté, on peut supposer qu'avant le règne de Louis I^{er}, la proportion des non-catholiques était beaucoup plus grande, du moment que l'augmentation du nombre des catholiques jusqu'à la troisième partie de la population du royaume était considérée, "de l'aveu de tous", une grande victoire. Et Bonfini n'avait aucune raison de minimiser l'importance des catholiques, au contraire.

Par conséquent, à la fin du XIV^e siècle, la Hongrie était un État qui englobait une pluralité de nations et de confessions, avec une écrasante majorité chrétienne, mais pas catholique. La proportion de presque deux tiers non-catholique, suggérée aussi par d'autres sources, offre des indices précieux sur la dimension des peuples et des groupes ethniques non-hongrois du royaume. Des provinces tout entières, comme par exemple la Bosnie, la Croatie, la Dalmatie, la Voïvodine, le Sirmium, la Transylvanie, le Banat, la Crişana, le Maramureş, la région habitée par les Coumans etc., sont présentées d'une manière invariable dans des sources diverses comme des contrées (ou des pays) slaves, roumaines, "schismatiques" ou "hérétiques" etc. Les villes étaient — on l'a vu déjà — dans la plus grande mesure, allemandes. Il résulte que le tableau ethnique et confessionnel de la Hongrie médiévale n'est pas si différent de celui mis en évidence avant la première guerre mondiale, quand, après un énorme effort de magyarisation, sur le même territoire qu'au Moyen Âge, le recensement de 1910 enrégistrait, malgré certaines "corrections", un pourcentage de 52 pour les minorités. En d'autres termes, ces "minorités" ont représenté toujours dans l'ancienne Hongrie une majorité, d'où sont venues l'instabilité et l'absence de viabilité du royaume qui a hérité la tradition de "la sainte couronne".

²⁰ Antonius Bonfinius, *Rerum Ungaricarum decades quatuor cum dimidia*, édition I. Sambucus, Bâle, 1568, p. 377.